

2- La place du petit dans la spiritualité de Charles Foucauld et de Thérèse.

Comme l'écrit Bernanos, ces deux témoins de Jésus de Nazareth ont compris que « seuls les petits sauvent le monde, ils le sauvent sans le savoir et malgré eux, car ils laissent Dieu le sauver à travers eux. »

Charles de Foucauld : Jésus et la dernière place (la crèche et la croix).

Comment comprendre cette expression ? Personne n'a envie de prendre la dernière place. C'est d'abord en contemplant Jésus à Nazareth qu'il découvre le sens de cette expression : Il a vécu caché, obscur, servant, travaillant, silencieux, abject, à la dernière des dernières places. Comme Jésus, Charles de Foucauld veut passer sa vie à être comme un voyageur dans la nuit, à vivre la vie cachée de Jésus à Nazareth. Mais Jésus n'a jamais pris la dernière place pour elle-même. C'est pour le salut des hommes que le Verbe de Dieu s'est incarné. IL s'est abaissé pour que les hommes soient sauvés et divinisés. C'est le mystère de l'Incarnation. Il faut reprendre ici l'hymne aux Philippiens de Saint Paul qui nous montre que Jésus a pris la condition d'esclave. (Philippiens 2,5-11). Ayez entre vous les dispositions que l'on doit avoir dans le Christ Jésus : *« Le Christ Jésus ayant la condition de Dieu, ne retint pas jalousement le rang qui l'égalait à Dieu. Mais il s'est anéanti, prenant la condition de serviteur. Devenu semblable aux hommes, reconnu homme à son aspect, il s'est abaissé. Devenant obéissant jusqu'à la mort, et la mort sur la croix. C'est pourquoi Dieu l'a exalté : il l'a doté du Nom qui est au-dessus de tout nom, afin qu'au nom de Jésus tout genou fléchisse au ciel, sur terre et aux enfers, et que toute langue proclame : 'Jésus Christ est Seigneur' à la gloire de Dieu le Père ».*

On peut évoquer aussi le lavement des pieds dans Saint Jean (Jn 13,1-15). Jésus, le Maître et Seigneur, s'est fait le Serviteur, en accomplissant ce qui était réservé à l'esclave. Si Jésus s'est fait le dernier de tous, ses disciples ne peuvent faire autrement que de rivaliser entre eux d'humilité. (Colossiens 3,12-13). Jésus se présentera dans l'Evangile comme celui qui sert : *« Quel est le plus grand, celui qui est à table ou celui qui sert ? N'est-ce pas celui qui est à table ? Et moi, je suis au milieu de vous comme celui qui sert »* (Luc 22-27)

C'est aussi en faisant le lien avec le mystère de la croix, que nous comprenons le sens de ses textes. A propos du texte de Paul aux Philippiens, on a parlé de Kénose. Paul parle de l'anéantissement de Dieu, c'est ce que signifie le terme Kénose. Charles de Foucauld parlera d'abjection. *Abjectus*, en latin, signifie : rejeté, méprisable, vil, bas ». Il parlera d'être enseveli en Notre Seigneur avec Saint Paul. « J'ai choisi d'être abject parce que Notre Seigneur l'a été ».

Charles de Foucauld contempera aussi le mystère de Noël à la lumière de la croix. Quand il est passé à Bethléem, il est d'abord allé au Saint Sépulcre. Nous savons l'importance de la fête de Noël dans sa vie, mais en contemplant l'enfant de Bethléem, c'est aussi l'humilité du Fils de Dieu qu'il médite. Bethléem, à travers la crèche et aussi la fuite en Egypte, révèle le mystère de Dieu caché au cœur de la pauvreté et de la détresse humaine. C'est là aussi que Dieu a pris la dernière place. Les Evangiles de l'Enfance ont été écrits à la lumière du mystère Pascal. Jésus est déjà Seigneur et Fils de Dieu au-delà de son humiliation apparente. L'enfance humble, ordinaire, pauvre d'un Messie sans royauté, ni pouvoir politique, révèle l'humilité insondable de Dieu. Il n'est pas surprenant non plus que ce soit d'abord des pauvres qui le reconnaissent : les bergers - Siméon et Anne.

Mais c'est dans la contemplation de Jésus à Nazareth que Charles de Foucauld découvrira le mieux le sens même de la dernière place. Un verbe reviendra sans cesse qu'il empruntera au texte de Luc 2,50-51, c'est le verbe descendre. « *Il descendit avec eux pour rentrer à Nazareth, et il leur était soumis. Sa mère gardait dans son cœur tous ces événements. Quant à Jésus, il grandissait en sagesse, en taille et grâce, sous le regard de Dieu et des hommes* ».

La place de serviteur

« Si vous ne vous faites pas comme les petits enfants, vous n'entrerez pas au royaume des cieux ... Ceux qui s'élèvent seront humiliés, ceux qui s'humilient seront élevés ... Toute élévation est en abomination devant Dieu...Ne vous faites pas appeler Maîtres... Prenez les dernières places... Celui-là sera le plus grand parmi vous qui se fera le plus

petit et qui sera le serviteur de tous les autres... Je me tiens parmi vous comme celui qui sert ». (Charles de Foucauld, 1897, Nazareth).

Beaucoup plus qu'un lieu et un temps, Charles de Foucauld découvrira que Nazareth est un esprit. On peut parler de l'esprit de Nazareth. C'est à travers toute sa vie que l'on comprend le mystère de Nazareth. C'est sans doute à Béni Abbès et surtout à Tamanrasset qu'il a vraiment incarné la « petite voie de Nazareth » dans le quotidien de sa vie. La place du disciple de Jésus est de marcher à la suite du Christ-Serviteur, lui qui assurera le service jusqu'au don total et plénier de sa vie. Charles de Foucauld a pris cette place de serviteur à un moment de l'histoire où la lutte pour la suprématie mondiale était cause d'une guerre dont il fut la victime. Comme son Maître et Seigneur, il ira jusqu'au don de sa vie pour servir ses frères, les Touaregs.

Le mystère de Nazareth est le mystère même du grain de blé enfoui en terre. Nazareth est inséparable de la Passion. D'ailleurs, la colline de Nazareth renvoie à la colline du Golgotha. C'est là où Jésus est devenu Fils du Père et frère des hommes. A Nazareth, on ne comprend pas tout de l'attitude, de la volonté du Père. Et pourtant, Jésus maintient son adhésion entière et sa confiance totale envers le Père comme Il la manifestera sur la croix. C'est bien à Nazareth que Jésus vivra cette parole comme sur la croix : « Père, je remets mon esprit entre tes mains ». Nazareth invite à la voie de la confiance et de l'abandon malgré la nuit, la monotonie du quotidien, l'angoisse du lendemain, parfois la certitude à vue humaine que tout est perdu. C'est bien là qu'il s'agit de commencer à s'abandonner entre les mains du Père.

Nazareth : Trente ans pour devenir petit frère universel

Entre la conversion de Frère Charles et sa mort, se déroulent trente années comme Jésus à Nazareth (1886-1916). C'est le temps qu'il a fallu à Charles de Foucauld pour devenir Fils du Père et frère des hommes à la suite de Jésus de Nazareth. C'est en devenant petit et abordable par tous qu'il imitera le mieux Jésus de Nazareth. Seul le petit peut devenir frère. Lui aussi découvrira comme Thérèse cette voie de l'enfance.

Rappelons que son passé est celui d'un aristocrate, d'un homme riche, d'un savant et que dans la famille, il était l'aîné. C'est après avoir été touché par la grâce du pardon lors de sa conversion, qu'il s'identifiera au fils prodigue, le cadet. Il a compris qu'à Nazareth, Dieu s'est fait petit. Les gens de Nazareth ont refusé cette réalité de Dieu. Leur imaginaire religieux ne pouvait que rêver d'un Dieu puissant. Or, Dieu est puissant à travers la pauvreté de son Fils, mais c'est une puissance d'amour. Et nous sur la terre, nous n'avons pas de référence explicite à cette puissance d'amour. L'amour est humble, il est petit, il n'impose pas. Il est tourné vers la fraternité c'est-à-dire l'absence de possession. C'est ce que comprendra Charles de Foucauld qui parlera de petit frère beaucoup plus que frère des petits. Pourquoi petit frère ?

Cette expression nous fait penser au « frère mineur » de François d'Assise. **« Petit frère » est différent de « frère des petits »**. Pour être proche de l'autre, cela suppose d'accueillir sa propre pauvreté. On ne rencontre l'autre que dans l'humilité. Le petit accepte d'être dépendant des autres et de ne pas être le tout. Le modèle c'est encore Jésus. St Paul dira : « De riche qu'il était, il s'est fait pauvre pour vous enrichir de sa pauvreté » (2 Cor. 8,9). C'est toujours cette contemplation de la dernière place pour Ch. de Foucauld. Jésus a pris la dernière place pour que les plus petits puissent s'approcher de Lui. Nos richesses écrasent les pauvres. Le puissant touche l'imagination, il fait envie, il fait peur. Il éveille la soumission et donne l'impression d'être rien à ses côtés. Il suscite aussi rivalités et jalousie... le puissant a sans doute plein de possibilités mais il est souvent seul finalement. Le petit n'a pas toujours de choix ... il est obligé de compter sur les autres mais s'il n'a que son amitié à donner, il crée de la communion et de l'entraide. Le petit n'est pas d'abord celui qui donne, c'est celui qui partage et qui accepte de servir. **Le petit touche le cœur beaucoup plus que l'imagination.**

Être petit c'est accepter d'être faible, c'est oser de continuel **recommencements. C'est vivre la croix du Christ.** C'est découvrir que ce qui est « faiblesse de Dieu est plus fort que les hommes » (1 Cor. 1,25). Être petit c'est accepter d'entrer dans cette faiblesse de Dieu au sens de refuser d'établir des rapports de force. Et c'est là que naît aussi la fraternité. Petit et frère, les deux termes sont inséparables.

« **Que les pauvres nous regardent comme des amis et des frères** » dira Ch. de Foucauld. Etre frère c'est ce besoin de partager la vie des hommes, c'est leur offrir notre amitié. Pour Ch. de Foucauld, le fait d'apprendre la langue des Touaregs est l'exemple même de la fraternité. Il aurait pu leur imposer de lui parler en français. C'était l'époque du colonialisme triomphant. Ch. de Foucauld devint assez petit et assez fraternel pour accepter de se mettre à leur école et de découvrir leur culture. A une française qui lui demandait comment faire du bien aux Touaregs, il répondit : « La volonté de passer chez eux assez longtemps pour savoir leur langue et être connu d'eux est nécessaire car on ne fait du bien qu'une fois qu'on connaît et que l'on est connu ». Il a été ce petit frère au sens où il a su voir dans le plus pauvre un être humain. Il a aussi su accueillir le riche et le pauvre.

Le modèle du frère c'est Jésus de Nazareth : Contemplation de Jésus dans l'Eucharistie et en même temps accueil des pauvres mais aussi de tous les hommes. Le symbole de la vie fraternelle : **le cœur et la croix**. La vie fraternelle trouve sa source dans la tendresse du Père. S'il veut être le frère Charles c'est à cause de Jésus et de l'Evangile. « Nul n'aura quitté... qu'il ne recevra au centuple » dira Jésus (Marc 10,19). Ce centuple, Ch. de Foucauld l'élargit aussi à tous les humains, les plus pauvres que Dieu lui donne. Il rêvait d'avoir des disciples et ce sont les pauvres qui deviennent ses frères.

Conclusion :

On peut dire que Frère Charles ne séparera jamais ces trois termes. **A la suite de Jésus de Nazareth devenir un tendre frère, un petit frère, un frère universel.** En contemplant le mystère de Nazareth, Charles de Foucauld a découvert un Dieu qui s'abaisse vers nous. C'est là le mystère même de l'Amour infini. Finalement, Nazareth symbolise le long chemin qui va de l'enfant au fils et du fils au frère. On y descend, pas forcément pour s'anéantir, mais bien pour grandir en humanité et en sainteté à la suite de Jésus.

Thérèse : La place du petit et de l'enfant.

Il faut se souvenir qu'elle a voulu s'appeler Thérèse de l'enfant Jésus et de la Sainte Face. On peut donc dire que le petit est au cœur de sa spiritualité. « La petite Thérèse » est sans doute la manière la plus familière de l'appeler en particulier par rapport à la grande Thérèse, Thérèse d'Avila. Elle est bien la petite dernière de la famille Martin. A la maison tout le monde l'appelait la petite Thérèse. Même au Carmel de Lisieux, elle est restée avec les novices. Elle n'a jamais été maîtresse des novices, elle ne sera qu'auxiliaire. Elle n'a jamais voté au chapitre. Au fond, elle n'a jamais eu « voix au chapitre. » On comprend qu'à sa mort, les carmélites de Lisieux ajouteront : « On n'aura rien à dire de cette petite sœur ». Elle-même a fait l'expérience de sa fragilité, de ses limites, des larmes et des crises d'angoisse. A tous ces titres, elle mérite bien d'être nommée « la petite Thérèse ».

1. La petite Thérèse.

À neuf ans et demi, Thérèse rentre du Carmel où elle est allée voir sa sœur Pauline. Elle pense, elle aussi, entrer au Carmel. Elle sait qu'il y a déjà une sœur qui s'appelle sœur Thérèse de Jésus. « Cependant dit-elle, mon beau nom de Thérèse ne pouvait pas m'être enlevé. Tout à coup, je pensais au petit Jésus que j'aime tant et je me dis : « Oh ! Que je serais heureuse de m'appeler Thérèse de l'enfant Jésus ! » Elle aime déjà beaucoup Jésus et elle l'aime parce qu'il est petit. En Jésus-Christ, Thérèse comprend que Dieu s'est fait petit. Lui Dieu s'est fait homme mais il s'est fait petit même en grandissant. Ce n'est pas une question de taille comme Zachée dans l'Évangile, mais c'est une attitude de pauvreté, d'humilité jusqu'à mourir sur une croix.

Dans les « Derniers Entretiens », quelques semaines avant sa mort, Mère Agnès, sa sœur Pauline, lui demande ce qu'elle entend par « rester petit enfant devant le bon Dieu ». Thérèse répond : « *C'est reconnaître son néant, attendre tout du bon Dieu, comme un petit enfant attend tout de son père...Être petit, c'est encore ne point s'attribuer à soi-même les vertus qu'on pratique, se croyant capable de quelque chose, mais reconnaître que le bon Dieu pose ce trésor dans la main de son petit enfant pour qu'il s'en serve quand il en a besoin ; mais c'est toujours le trésor du bon Dieu. Enfin, c'est de ne point se*

décourager de ses fautes, car les enfants tombent souvent, mais ils sont trop petits pour se faire beaucoup de mal. »

On peut dire que Thérèse est une petite fleur d'hiver qui a poussé malgré le froid et les épreuves. Thérèse ressemble à cette petite fleur blanche nommée saxifrage et que son père lui avait offerte lorsqu'elle lui avait exprimé son désir d'entrer au Carmel. N'allons pas nous méprendre sur le sens de l'enfance spirituelle. Pour Thérèse la véritable enfance, c'est le contraire de la passivité. C'est une vie d'accueil et de sollicitude envers autrui, une vie où l'on se quitte soi-même et où l'on s'ouvre aux autres.

Elle aurait pu vivre cette expérience de la petitesse comme une humiliation, un sentiment d'échec et de rancœur. C'est tout le contraire. Elle a fait de sa petitesse un chemin d'humanité et de sainteté. Mais comment ? En contemplant Jésus comme Ch. de Foucauld. Noël a tenu une grande importance dans sa vie. En particulier, Noël 1886. Elle parlera de la grâce de Noël, la plus belle de toutes, la plus remplie des grâces du Ciel. La petite fille sensible est devenue capable de dominer ses sentiments, de se décider, de s'engager. Elle devint une véritable combattante de la foi. « Je sentis, écrit-elle, en un mot la charité entrer dans mon cœur, le besoin de m'oublier pour faire plaisir et depuis lors je fus heureuse ». Désormais, elle va utiliser les événements et les retourner pour en faire un tremplin. Tout est grâce et surtout sa petitesse. Au lieu de se lamenter, elle va l'offrir et rendre grâce à Dieu pour cette situation. Elle sait bien que Dieu inscrit toujours sa présence à travers les failles de l'histoire humaine. Elle pense au côté transpercé de Jésus. C'est de là que jaillit la grâce. Désormais, elle traverse tout sans se laisser accabler ni arrêter. C'est la force des petits.

Mais, c'est en se mettant à l'école de Jésus et de sa Parole, qu'elle comprend le sens de sa petitesse. « Si quelqu'un est tout petit, dit Jésus, qu'il vienne à moi » (Mth 19,14). Jésus n'attend pas que les tous petits aient grandi pour s'occuper d'eux. Tels qu'ils sont, il les invite à s'approcher de lui. Thérèse médite aussi cette autre parole de Jésus dans St Matthieu 18,1-5 : « Qui donc est le plus grand dans le Royaume des cieux ? » dit Jésus. Il appela un petit enfant. Il le plaça au milieu des disciples et déclara : « Si vous ne changez pas pour devenir comme les petits-enfants, vous n'entrerez pas dans

le Royaume des Cieux ». Elle redira la même chose par rapport à sa petite voie : « Il n'y a que des choses ordinaires. Il faut que tout ce que je fais, les petites âmes puissent le faire ».

Jésus s'est fait serviteur. Elle aussi veut être comme le grain de sable et devenir de plus en plus petite. Elle se sent appelée à devenir une petite âme qui ne peut offrir au bon Dieu que de très petites choses. « On agit comme les pauvres qui tendent la main afin de recevoir ce qui leur est nécessaire ; s'ils sont rebutés, ils ne s'étonnent pas, personne ne leur doit rien ».

Thérèse fait l'expérience de la force de Dieu dans la petitesse humaine comme St Paul. « Ma grâce te suffit dit le Seigneur. Ma puissance donne toute sa mesure dans la faiblesse ». Je n'hésiterai pas, ajoute Paul, à mettre mon orgueil dans mes faiblesses afin que la puissance du Christ habite en moi » (2 Cor. 12,9-10) On comprend que le Cardinal Daniélou ait pu dire de Thérèse : « C'est l'infini du désir dans la totale impuissance ».

2. La dernière place

Comme Charles de Foucauld, Thérèse va évoquer la dernière place. Elle évoque aussi le verbe descendre. « Jésus me dit de descendre. Lui, le Roi de l'univers, il s'est humilié de telle sorte que son visage était caché et que personne ne le reconnaissait » (19/10/1892). Mais, c'est surtout à la fin de sa vie qu'elle va se mettre à la dernière place, qu'elle va être à la table des pécheurs, qu'elle va communier à la nuit de tant d'hommes et de femmes. Elle n'a plus la force d'écrire à la plume, elle est obligée de prendre un crayon.

« Ce n'est pas à la première place, mais à la dernière que je m'élançe. Au lieu de m'avancer avec le pharisien, je répète, remplie de confiance, l'humble prière du publicain. Mais, surtout, j'imité la conduite de Madeleine, son étonnante ou plutôt amoureuse audace qui charme le cœur de Jésus, séduit le mien. Oui, je le sens, quand même j'aurais sur la conscience tous les péchés qui se peuvent commettre, j'irais le cœur brisé de repentir me jeter dans les bras de Jésus, car je sais combien il chérit l'enfant prodigue qui revient à Lui. Ce n'est pas parce que le Bon Dieu, dans sa prévenante miséricorde, a préservé mon

âme du péché mortel que je m'élève à Lui par la confiance et l'amour » (Manuscrit C 1897).
(Il faut se rappeler qu'à cette date Charles de Foucauld vient d'arriver à Nazareth.)

Thérèse se met ici du côté des pécheurs. Elle fait allusion à la parabole de Jésus sur le choix des places (Luc 14,7-11 « Lorsque que tu es invité, va te mettre à la dernière place, de façon qu'à son arrivée, celui qui t'a invité te dise : 'Monte plus haut' ». Thérèse préfère donc se mettre à la dernière place et laisser au Christ le soin de lui donner la place qui sera la sienne. Elle reconnaît humblement son état de pécheur devant Dieu comme le publicain de l'Evangile (Luc 18,9-14). Elle pense à l'enfant prodigue car elle a fait l'expérience de la miséricorde de Dieu pour les grands pécheurs. Elle se souvient de Pranzini. Elle évoque Marie-Madeleine à qui Jésus a beaucoup pardonné. La dernière place a été aussi la maladie de son père, ce père humilié qui a été interné à l'asile du Bon Pasteur à Caen. A travers lui, elle reconnaît les traits du serviteur souffrant (Isaïe 53). Elle contemple aussi la Sainte Face de Jésus et médite la Passion du Christ.

Elle découvre la place que Jésus a prise : la dernière place. C'est donc au creuset de l'épreuve que Thérèse peut écrire : « Jésus me dit de descendre ». C'est encore au Carmel que durant sa vie, elle va avoir l'emploi de servante. Les tâches modestes étaient celles de Thérèse. Réfectoire, balayage, lingerie, aide-sacristine, peinture, seconde portière. Humainement, elle aurait pu aspirer à une meilleure place. Elle préférerait se taire, quitte à passer pour une « cruche ». Charité secrète et cachée comme de plier les manteaux oubliés par des sœurs ou d'accepter une remontrance pour un vase qu'elle n'avait pas cassé. Cette dernière place n'est pas simple vue de l'esprit. Elle correspond à une réalité concrète. Ses écrits sont truffés d'exemples vivants de dernière place, non subie mais choisie par amour de Jésus et de ses sœurs.

C'est enfin dans la terrible épreuve de sa foi que Thérèse se met définitivement à la dernière place. A Pâques 1896, au moment où la tuberculose se manifeste brutalement par une première hémoptysie, elle perd la « jouissance » de la foi. Elle est dans les ténèbres, dans un tunnel. Au cours de cette nuit profonde, elle s'écrie : « Mais Seigneur votre enfant l'a comprise votre divine lumière, elle vous demande pardon pour ses frères, elle accepte de manger aussi longtemps que vous voudrez le pain de la douleur et ne veut

point se lever de cette table remplie d'amertume où mangent les pauvres pécheurs. Mais aussi ne peut-elle pas dire son nom, au nom de ses frères : 'Ayez pitié de nous, pécheurs !'. Que tous ceux qui ne sont point éclairés du lumineux flambeau de la Foi le voient luire enfin. Ô Jésus ! s'il faut que la table souillée par eux soit purifiée par une âme qui vous aime, je veux bien y manger seule le pain de l'épreuve jusqu'à ce qu'il vous plaise de m'introduire dans votre lumineux royaume ».

Thérèse prend la place des pécheurs et offre ses souffrances pour les incroyants, alors qu'elle-même est dans le doute le plus complet. La distance qui pouvait encore la séparer des pécheurs est abolie, elle les comprend et les aime encore plus en souffrant comme eux. Elle est assise à la même table, à la même place et mange le même pain qu'eux.

La place humble et cachée.

Dans sa *Prière pour obtenir l'humilité* (16 juillet 1897), Thérèse évoque l'humilité de Jésus lorsqu'il prend l'apparence du pain : « C'est dans l'hostie que je vois le comble de vos anéantissements. O mon Bien-Aimé, sous le voile de la blanche hostie, que vous m'apparaissez doux et humble de cœur ! Pour m'enseigner l'humilité, vous ne pouvez pas vous abaisser davantage, aussi je veux, afin de répondre à votre amour, désirez que mes sœurs se mettent toujours à la dernière place et bien me persuader que cette place est la mienne ».

On retrouve l'attitude du publicain. L'humilité est la clé pour accéder à la dernière place. « Pour devenir sainte, je n'ai pas besoin de grandir, au contraire, il faut que je reste petite, que je le devienne de plus en plus ». Cette conception de la sainteté, révolutionnaire pour l'époque (elle prophétise l'appel de chaque baptisé à la sainteté prononcé par le Concile Vatican II), est au cœur de sa petite voie d'enfance spirituelle. Chacun, chacune d'entre nous peut y aspirer puisque « la sainteté n'est pas dans telle ou telle pratique, elle consiste dans une disposition du cœur qui nous rends humbles et petits entre les bras de Dieu, conscients de notre faiblesse et confiants jusqu'à l'audace en sa bonté de Père ».

Thérèse restera dans cette disposition de cœur jusqu'au bout, sur son lit de souffrance à l'infirmierie. Elle ne pouvait mieux prouver son amour à Jésus qu'en partageant les conditions de vie de son Epoux, en étant à la même place que son Bien-Aimé. Elle a bu à la même coupe que Lui. Il n'est pas étonnant de voir, gravée dans la pierre au-dessus du porche de la façade de la basilique de Lisieux, érigée à la gloire posthume de Thérèse, cette phrase qui clôt la parabole sur le choix des places et résume sa vie : « Quiconque s'élève sera abaissé, quiconque s'abaisse sera élevé ! »

Cette place est inouïe, infinie, et l'Eglise lui reconnaît une place de premier choix : patronne des Missions à l'égal de saint François-Xavier, patronne secondaire de la France après Jeanne d'Arc, la plus grande sainte des temps modernes, petite sœur universelle comme Charles de Foucauld. Thérèse de l'enfant Jésus est la troisième femme « Docteur de l'Eglise », après Catherine de Sienne et Thérèse d'Avila. Le plus extraordinaire est qu'elle affirme : « Je sens que si, par impossible, tu trouvais une âme plus faible, plus petite que la mienne, tu te plairais à la combler de faveurs plus grandes encore, si elle s'abandonnait à une entière confiance à la miséricorde infinie ».